

Pas de pitié pour les pachas

(Sylvie Miller & Philippe Ward)

Je sirotais tranquillement mon whisky sec au bar de l'hôtel Sheramon lorsque les regards libidineux des pachas se sont éclairés en fixant la porte d'entrée. Pas besoin de me retourner pour savoir qu'une femme venait de franchir le seuil. Seule une beauté pouvait les tirer de leur torpeur habituelle.

« Leurs Excellences » constituaient de très bons baromètres — les meilleurs, sans doute — pour ce genre d'arrivée. Finalement, je n'ai pas résisté à la tentation et j'ai regardé à mon tour. Et j'en suis resté baba...

Elle se tenait sur le seuil, magnifique dans le long fourreau traditionnel qui mettait ses formes sensuelles en valeur. Le tissu de lin rouge lui habillait le corps comme une seconde peau et s'arrêtait juste au-dessus de la poitrine. De fines bretelles remontaient le long de ses épaules nues. Elle portait autour du cou un pectoral de douze rangs fait d'or et d'incrustations de pierres précieuses. De larges bracelets lui enserraient les bras et les poignets. Sur sa tête, une perruque de cheveux noirs tressés était surmontée par la coiffe en forme de trône royal si caractéristique.

Je l'ai aussitôt reconnue. Et si j'avais eu la moindre hésitation, il me suffisait d'observer les pachas : les oeillades fuyantes de « Leurs Excellences » confirmaient que je ne me trompais pas.

Son regard perçant a fait rapidement le tour du bar — les pachas se sont recroquevillés sur leur siège — puis s'est arrêté sur moi. Sans cesser de me fixer, elle s'est avancée dans ma direction en ondulant de la croupe. J'ai eu l'intuition que les embêtements allaient commencer — croyez-moi, j'ai le nez creux pour ces choses-là. Réalisant que je la regardais bien en face, je me suis dépêché de baisser la tête.

Empruntant un siège à la table voisine, sans demander la permission, elle s'est assise face à moi. Elle a croisé les jambes et cambré les reins dans une attitude provocante. Sa robe s'est un peu relevée et j'ai eu le plaisir d'admirer ses chevilles fines terminées par de tout petits pieds nus.

« Vous êtes Jean-Philippe Lasser. »

Ce n'était pas une question, mais une affirmation. J'ai tout de même acquiescé, incapable de sortir le moindre son, tout en fixant mes chaussures. Elle venait de prononcer mon nom avec une voix suave qui m'a donné des frissons dans le bas des reins.

« J'ai besoin de vos services. »

Elle a enlevé d'un geste sensuel l'un de ses bracelets, l'a posé sur la table et l'a poussé vers moi.

« Pour vos honoraires. Ceci suffira largement, je pense. »

J'ai pris le bijou pour l'examiner. De l'or massif incrusté d'émeraudes. Moi qui encaissais habituellement quelques billets crasseux en paiement de mes enquêtes, j'avais là de quoi passer toute l'année 1935 au Caire. J'ai reposé le bracelet sur la table tout en gardant les yeux rivés sur mes mains.

« Je vous autorise à me regarder. Nous avons une affaire à conclure. »

À peine rassuré, j'ai relevé le nez pour faire signe au garçon de nous servir.

« Vous buvez quelque chose ? ai-je demandé à Isis, trouvant enfin la force de parler.

– Oui. Un *karkadé*.¹

– Un whisky sec pour moi. »

Le garçon est parti nous chercher la commande.

« Et quel exploit dois-je accomplir pour mériter un tel salaire ?

– Retrouver le manuscrit de Thot. »

Heureusement que je ne buvais pas, sinon j'aurais recraché mon whisky. Que la déesse Isis vienne boire à la table d'un détective privé de seconde zone était déjà ahurissant. Qu'elle lui demande de retrouver le livre le plus précieux des dieux avait quelque chose d'in vraisemblable. Ou bien un élément m'échappait.

Avec mon mètre quatre-vingt, mes cheveux blonds et mon teint pâle, je ne faisais pas franchement couleur locale. Pas génial quand on joue les privés et qu'on veut passer inaperçu, particulièrement lors des filatures. Je n'inspirais pas confiance à la clientèle ; du coup, depuis trois ans que j'habitais la capitale de l'Égypte, je vivotais tant bien que mal. Je n'avais jamais résolu d'affaire importante. Cela ne me dérangeait

¹ Boisson traditionnelle égyptienne à base d'hibiscus.

pas outre mesure : j'étais un gros flemmard et j'adorais rêvasser des journées entières en regardant les pachas au bar du Sheramon quand je ne faisais pas la sieste.

Accepter cette enquête allait bouleverser ma petite vie pénarde. Ou pire : me mettre en danger. Peut-être valait-il mieux décliner gentiment et renvoyer la dame chez elle — encore que, vu le personnage, je ne voyais pas trop comment m'y prendre. Mon regard s'est reporté sur le bijou. Bon sang, ce bracelet représentait un véritable don des dieux. D'une déesse, pour être plus précis. Je ne pouvais pas laisser passer une occasion pareille ! Même si retrouver le manuscrit de Thot n'allait pas être une partie de plaisir.

D'après ce que je savais par la rumeur publique, Thot, dieu de la connaissance, du savoir et de la sagesse, aurait consigné dans ce livre tous ses secrets de magie noire parce qu'il n'avait plus toute sa tête — entre parenthèses, moi je dis que quand on est âgé de plus de cinq mille ans, il ne faut pas s'étonner de perdre un peu la mémoire. Et là, j'apprenais que le livre avait disparu. J'avais quand même du mal à y croire ; non pas que le bouquin se soit envolé, mais que j'en sois le premier informé. Parce que si cette nouvelle était connue, elle ferait l'effet d'une bombe dans tout le Moyen-Orient. Entre les dieux, les divinités mineures et les humains, il devait bien se trouver une centaine de types capables de tuer père et mère pour posséder ce manuscrit inestimable...

Le défi promettait d'être intéressant.

J'ai fait tourner mon whisky dans mon verre et, tout en contemplant le petit tourbillon qui se formait dans le liquide ambré, j'ai lâché d'un ton neutre :

« Il y a quelque chose que je ne comprends pas bien dans votre démarche.

– Quoi donc ? a-t-elle demandé en levant un sourcil.

– Ma réputation de détective n'est pas fameuse. Depuis que je suis arrivé au Caire, on me confie peu d'enquêtes. Alors pourquoi m'avoir choisi ? Anubis est bien meilleur que moi. En plus, c'est l'un des vôtres.

– Parce qu'il a peut-être volé le manuscrit. Il y a forcément un dieu derrière cette disparition. Je ne peux faire confiance à aucune de mes relations. J'ai besoin d'un enquêteur honnête pour retrouver ce manuscrit. Pas forcément doué, mais intègre. Et vous l'êtes. »

En clair, elle me traitait poliment de nase. Et elle avait pris la peine de venir jusqu'au Sheramon pour me dire ça ? Elle aurait pu s'éviter le dérangement : je savais déjà que j'étais un détective minable. Le coup de l'intégrité, en revanche, on ne me l'avait jamais fait. Il est vrai que je n'avais trempé dans aucune des nombreuses magouilles qui pullulaient au Caire. Mais cela ne signifiait pas que je brûlais d'envie de devenir la marionnette d'une déesse, sous prétexte qu'elle me sortait des compliments à deux balles.

Je n'aimais pas les dieux et j'avais de bonnes raisons. Il existait un curieux rapport entre eux et nous, les humains. Nous les vénérions, ils nous protégeaient. Du moins, en théorie. Dans la pratique, ils se bornaient à vivre entre eux, dans leur petit milieu pourri d'intrigues, de jalousies et de rivalités. Et du fait de ces petits jeux de pouvoir, nous nous retrouvions, le plus souvent, pris entre le marteau et l'enclume. Si un dieu souhaitait paraître bon aux yeux de ses pairs, alors il couvrait de bienfaits les humains qui le vénéraient. Si un dieu avait des comptes à régler avec un de ses collègues, alors il attaquait les mortels que celui-ci protégeait. Par voie de conséquence, notre vie d'hommes était émaillée d'une succession de miracles, d'imprévus et de catastrophes, au gré des humeurs divines. La preuve, où que j'aille, il se trouvait toujours une divinité pour venir m'empoisonner la vie.

Ici, en Égypte, les dieux n'apparaissaient officiellement que lors des cérémonies religieuses attachées à leur culte, pour les inaugurations de temples, les fêtes de Pharaon — à l'inverse de son prédécesseur Thoutmosis XXX, Ramsès XXVII adorait les spectacles grandioses célébrant sa gloire et celle des dieux — ou pour un petit miracle, ici ou là. En dehors de ces occasions, les divinités se mêlaient rarement au commun des mortels. Nous étions trop insignifiants pour eux. Cela ne les empêchait quand même pas de se servir de nous. Ils faisaient appel aux hommes pour toutes sortes de raisons, allant du simple service à la satisfaction de besoins plus ou moins avouables. On les voyait alors circuler en ville, sous des apparences diverses. Et là, gare à l'humain qui aurait l'impudence de contrarier une divinité...

Un cri perçant de rapace m'a soudain tiré de mes pensées. Le visage d'Isis s'était transformé en une tête de milan noir. La déesse pointait le doigt en direction de l'un des pachas.

« Toi ! a-t-elle sifflé. Baisse les yeux ! »

L'homme avait dû la détailler d'un air concupiscent. Il était de notoriété publique qu'Isis détestait être regardée avec lubricité, mais son extraordinaire beauté — exacerbée par ses attitudes volontairement lascives — provoquait régulièrement des incidents similaires lorsqu'elle se déplaçait au milieu des humains. Ce qui, fort heureusement, était très rare.

La croix d'Ankh incrustée sur le pectoral d'Isis s'est mise à vibrer et les yeux de rapace ont lancé un rapide éclair. Un petit bruit sourd a résonné, comme une bulle qu'on crève et à l'endroit où se tenait le pacha lubrique ne sont restés que quelques volutes de fumée se dissipant rapidement. Les autres pachas se sont empressés de fixer le sol.

« Et notre affaire ? a repris Isis d'un ton suave en retrouvant son visage humain bien trop séduisant.

– J'accepte, ai-je balbutié précipitamment tandis que le garçon posait les deux verres devant nous. Mais vous devez tout m'expliquer. »

Isis a pris une gorgée de son karkadé et l'a savourée longuement, avec une petite moue aguicheuse. Puis elle s'est décidée à parler :

« D'accord. Thot m'a confié son manuscrit il y a une semaine. Il est parti pour une retraite à l'Oasis de Kharga afin de préparer la fête d'Ipèt, dans quatre jours.

– Et il a besoin du manuscrit pour cette cérémonie ?

– Oui. Il doit réciter l'Hymne à Râ durant les célébrations.

– Et s'il ne le récite pas, il se passe quoi ?

– La crue du Nil ne viendra pas cette année et les dix-huit plaies s'abattront sur le pays. »

Tiens, je n'en connaissais que dix. Mais la démesure des dieux était sans borne. Ceci dit, cette histoire d'amnésie me paraissait tirée par les cheveux. Si Thot avait quelques accès de sénilité, il était loin d'être gâteux. J'ai exposé mes doutes à Isis :

« Il débite sa formule tous les ans. M'est avis qu'il pourra s'en souvenir.

– Ah oui ? On voit bien que vous ne le connaissez pas. C'est tout juste s'il est capable de retrouver son temple. »

Moi, connaître Thot ? Est-ce que j'avais une tête à fréquenter les dieux ou à m'intéresser à leur vie intime ? Si Isis se lançait dans les révélations privées, on n'était pas sortis de l'auberge. Mieux valait couper court.

« Bon, bref... Reprenons. Donc, il vous a confié le manuscrit et vous l'avez caché.

– Précisément ! Sous ma statue, dans le temple de Philae. Mes vestales en avaient la garde. »

L'évocation des guerrières d'Isis m'a immédiatement suggéré des visions érotiques. Aller questionner ces vierges ravissantes — et fort peu vêtues — n'était pas pour me déplaire. Je me voyais déjà en train de pratiquer des interrogatoires un peu poussés... Mais là, on partait en terrain glissant. Déjà que la proximité du corps d'Isis titillait sérieusement ma libido... Il valait mieux que je me calme ; je n'avais aucune envie de subir le sort du défunt pacha.

« Et il a disparu, ai-je repris en masquant mon trouble.

– Absolument.

– Vous avez interrogé les gardiennes ?

– Bien évidemment ! Mais aucune ne peut expliquer la disparition de l'ouvrage.

– Vous êtes sûre d'elles ? »

Le regard incendiaire qu'elle m'a jeté se passait d'autre réponse.

« Je vais devoir les questionner, ai-je insisté. Vous n'y voyez aucun inconvénient, j'espère... »

Les flammes continuaient de brûler dans ses pupilles, et j'ai craint un instant qu'elle ne me refasse le coup du milan noir, du petit bruit de bulle crevée et de la fumée. Je n'en menais pas large. Je lui ai adressé mon sourire le plus innocent. Le plus naïf, aussi. Mais ça marche à tous les coups.

Elle a terminé son jus d'hibiscus d'un trait et reposé le verre sur la table.

« Je vous y accompagnerai, a-t-elle déclaré d'un ton sans réplique.

– Vous avez une idée de l'identité du voleur ? Parce que je vois mal un humain voler les dieux.

– Si j'avais le moindre élément de réponse à votre question, je ne serais pas attablée dans ce bouge à vous parler sous le regard de tous ces porcs ! »

Il était temps que je mette fin à cette discussion, sinon j'allais me retrouver changé en crocodile. Ou vaporisé. Ou pire encore.

« Bien, bien, je commence mes recherches de suite. Comment puis-je vous joindre ?

– C'est moi qui reprendrai contact avec vous. N'oubliez pas, vous avez quatre jours. Et pas le droit à l'échec. »

Elle s'est levée et a quitté la pièce d'une démarche chaloupée après avoir jeté un regard dévastateur aux pachas. Bien entendu, elle me laissait payer l'addition.

J'ai à mon tour vidé mon verre puis je suis sorti du bar. Je me suis dirigé vers la réception pour laisser le bracelet dans le coffre de l'hôtel, le seul endroit qui me paraisse solide dans cette bâtisse dégradée. Curieusement, le vieil hôtel était décrépi alors qu'autour de lui des temples vieux de plusieurs millénaires

respiraient la santé. Mais je ne m'en plaignais pas : au moins, je ne payais pas cher le gîte et le couvert. J'avais fait du Sheramon mon domicile et mon quartier général. Et de sa réceptionniste ma secrétaire.

Une fois dans la rue, j'ai hélé un des rares taxis de la ville, garé devant l'hôtel — il y en avait toujours au moins un devant le Sheramon, au cas où l'un des pachas aurait besoin d'une voiture — pour me faire conduire au pied des pyramides.

Égypte, terre de tous les mystères et de toutes les beautés ! annonçaient les brochures touristiques. Tu parles, depuis trois ans que j'y vivais, je n'avais rencontré aucun des deux. J'avais quitté Paris sur un coup de tête : je ne supportais plus l'atmosphère du royaume Franc et l'affrontement entre les dieux celtes et romains. Lors de mon départ, Jupiter voulait castrer Taranis, le dieu celte du tonnerre, parce qu'il aurait engrossé une de ses filles. Il l'avait poursuivi et tentait de le débusquer par de multiples provocations, déclenchant des orages sans fin sur nos têtes. Vivre dans ce climat devenait franchement impossible.

Pourtant, depuis l'enfance, j'ai été habitué aux caprices des dieux. Ma mère est morte lors d'un règlement de comptes — dont j'ignore la raison — entre Belenos et Thor qui a rasé mon village natal en guise de représailles. Par chance, j'étais parti à la chasse avec mon père au moment de l'incident, et cela nous a sauvé la vie. Quelques années plus tard, mon père, architecte de profession, a été changé en corbeau par un Taranis furieux, qui l'accusait d'avoir saboté le chantier d'un de ses temples dont il supervisait la construction. Mon père a eu beau expliquer que tous les plans lui avaient été dérobés, stoppant net la progression du chantier, Taranis n'a rien voulu savoir.

Je n'avais pas prévu de devenir détective — aussi incroyable que cela puisse paraître, moi, ma passion, c'était plutôt la poésie — mais je voulais savoir qui avait dérobé ces fichus plans. Voir mon père cogner du bec sur les vitres, coasser autour de la maison ou voler derrière moi dans la rue me flanquait le bourdon. Et bien souvent la rage, aussi. J'ai découvert bien plus tard que le vol des documents avait été commis par un homme à la solde de Teutatès, qui voyait d'un mauvais œil l'installation de Taranis, coureur de jupons notoire, près du temple où demeuraient ses épouses et ses filles.

Malgré mes prières ardentes à Taranis, mon père n'a jamais repris sa forme humaine. Il était condamné à rester corbeau. Un jour, on l'a retrouvé mort, cloué à la porte d'une grange. J'ai alors suivi la piste de son meurtrier, un voisin jaloux, et je l'ai tué. C'était la première — et unique — fois que j'ôtai la vie à un homme. Après coup, j'en ai ressenti un tel remords que je me suis promis de ne plus jamais porter d'arme. Même pas dans la carrière de détective que j'ai poursuivie sans enthousiasme, ne sachant pas quoi faire d'autre.

Ensuite, les années ont passé. J'ai vivoté, d'une enquête à une autre, un peu désabusé — qui ne l'était pas, devant la futilité des dieux ? — et sans grande ambition. En même temps, je mettais à profit mes atouts physiques — j'étais plutôt beau gosse — pour collectionner les conquêtes féminines.

C'est donc ainsi que, trois années plus tôt, je n'ai pas résisté aux charmes d'une belle Égyptienne qui m'avait vanté les beautés et les mystères de son pays. Elle m'a entraîné au Caire avant de me larguer au bout d'un mois pour un colosse grec. Mais je ne lui en ai pas voulu : je me plaisais dans ce pays.

Le Caire, la mystérieuse, l'enjôleuse... Je me suis attaché à cette ville, que les cairotes appelaient *Oum-ed-dounia*, la Mère du Monde. Je m'y suis bâti une toute petite place en menant mes modestes enquêtes. J'ai même trouvé au Sheramon, en la personne de ma brave Fazimel, une collaboratrice hors pair. Jamais sur mon dos, mais toujours prête à rendre service, et d'une efficacité redoutable.

Finalement, l'affaire qui venait de me tomber dessus était peut-être la chance de ma vie. J'allais enfin me faire un bon pactole si je réussissais ce boulot. Je n'avais pas intérêt à le saboter.

La voix du chauffeur qui chantonait m'a ramené à la réalité. Le taxi venait de quitter le centre ville en suivant la route de Ghazira. Il a emprunté le grand pont de Qasr-en-Nil pour accéder à l'île. Après l'avoir traversée et franchi le second bras du fleuve par un petit pont, il a tourné à gauche et longé la rive pendant un bon moment. Puis il a bifurqué au sud-ouest et coupé la ligne de chemin de fer de la Haute-Égypte pour se diriger vers le plateau des pyramides, à travers une large plaine verdoyante sillonnée de petits canaux. La voiture roulait sur la haute chaussée plantée d'arbres qui faisait office de digue pendant l'inondation.

Quittant la plaine cultivée, nous sommes arrivés à la lisière du désert. La route décrivait au milieu des sables une courbe prononcée vers la gauche, montant en rampe douce pour déboucher au nord du plateau, presque en face de la Grande Pyramide.

Le trajet avait duré une bonne demi-heure. Le taxi m'a déposé sur le plateau de Guizèh, au pied des neuf pyramides. Aussitôt, une horde de petits mendiants s'est précipitée pour m'entourer. Cette bande de mômes geignards me collait aux basques et ne voulait pas me lâcher. J'étais à deux doigts de distribuer une

ration de baffes gratuites lorsque l'arrivée d'un petit groupe de touristes m'a sauvé la mise ; j'ai réussi à m'éclipser pour me faufiler entre les monuments bien entretenus. Autour de moi, toute une petite vie organisée se déroulait sous l'œil impavide d'un petit groupe de Medjais — les gardiens de Pharaon — perchés sur les gradins de la dernière demeure de Kheops et chargés d'assurer la sécurité des bâtiments officiels. Des étrangers visitaient le site historique, ou se faisaient balader à dos de chameau autour des pyramides.

La chaleur de l'après-midi était écrasante. Dire que sans cette enquête à la noix, je serais tranquille à l'hôtel, en train de faire la sieste !

J'ai remonté une allée bordée de statues à l'effigie de Sekhmet en bougonnant sur mon sort, puis j'ai pénétré dans le bâtiment situé face à la pyramide de Thoutmosis XV.

« Salut Sphinx ! »

Un immense sourire est apparu sur le visage du sphinx lorsqu'il m'a vu entrer. Il était allongé sur un divan vert fluo qui occupait le centre de la pièce et il écoutait du bel canto. Son imposant corps de lion — le haut de ma tête arrivait à peine à la moitié de son poitrail — était étendu de tout son long, pendant que sa tête d'homme fumait le narghilé, soufflant d'un air béat une fumée à l'odeur douceâtre. Il était le seul sphinx à habiter Le Caire, ses semblables préférant l'oasis du Fayoum.

Il a tendu le bras pour arrêter le gramophone et s'est adressé à moi :

« Aurais-tu besoin d'un renseignement, humain ?

– À ton avis, je suis venu livrer des loukoums ? Bien sûr que je veux des informations ! »

Sphinx était le meilleur indic de toute la vallée du Nil. Il ne bougeait pas de sa maison, mais savait tout ce qui se passait du Caire à Abu Simbel. Ses renseignements étaient toujours fiables. Toutefois, il y avait un prix à payer pour obtenir une parcelle d'information. Et un rituel à respecter. Il s'est gratté la tête d'une patte aux ongles effilés. Un geste que je connaissais bien.

« Tu es le pilote d'une felouque. Au départ du Caire, seize personnes se trouvent à bord, dix hommes et six femmes. À Memphis, descendent trois hommes et deux femmes, mais quatre hommes et trois femmes montent. À El-Miniéh cinq hommes et deux femmes descendent, deux hommes et deux femmes montent. À Assiout, c'est exactement l'inverse d'El-Miniéh. À Abydos, personne ne descend mais une femme monte. À Denderah, deux hommes descendent. À Karnak, huit hommes montent, deux descendent ainsi qu'une femme. Pour finir, à Assouan tout le monde descend. Quel est le nom du capitaine de la felouque ? »

Celle-là, je n'y avais jamais eu droit. J'ai cogité un instant avant de répondre.

« Jean-Philippe Lasser. »

Sphinx a grogné de déception. Je venais de marquer un point. Il ne pouvait pas me refuser son aide.

« Il paraît que le manuscrit de Thot a été dérobé dans l'île de Philae, tu es au courant ? »

Sphinx a fait une petite grimace. Ses lourdes paupières se sont refermées et il est demeuré silencieux. Ce n'était pas dans ses habitudes, lui qui était un bavard né.

« Reviens me voir ce soir, je vais me renseigner.

– Et pas d'autres énigmes, hein ? Cette information-là, tu me la dois, maintenant. »

Sphinx a rugi de colère, sa longue queue fouettant l'air : il était mauvais perdant. J'en ai profité pour m'éclipser. Au moment où j'allais disparaître, il m'a apostrophé :

« Chez moi, l'accouchement arrive avant la grossesse, l'adolescence avant l'enfance, la course avant la marche, l'écriture avant la lecture, les devoirs avant les leçons et même la mort avant la vie... »

Comme il n'y avait rien à gagner, j'ai passé la porte sans répondre, rangeant son énigme dans un coin de mon cerveau. Puis j'ai décidé de regagner le Caire pour passer le reste de la journée au milieu des échoppes de Khan El Khalili, le plus grand bazar du monde où tout s'achetait et tout se vendait. J'y avais quelques contacts chez des antiquaires.

Après avoir traversé une arche de pierre, je me suis engagé dans les petites rues étroites flanquées d'échoppes et de vieux étalages, où j'ai commencé à poser des questions. Autour de moi, une foule bigarrée s'affairait. Le vieux cœur du Caire battait dans ces ruelles bondées : le bazar de Khan El Khalili offrait une véritable débauche de produits, du souvenir de mauvais goût aux articles de belle facture, en passant par les œuvres d'art, le cuir, la marqueterie, les bijoux en or et en argent, la dinanderie et les cuivres, les objets en terre cuite, les tissus... On y trouvait aussi des fruits, des épices et essences dont les odeurs persistantes agressaient les narines. Les bruits du marché, les palabres entre vendeurs et acheteurs masquaient mes conversations. Tant mieux, je tenais à rester discret. J'allais d'une échoppe à l'autre, je contournais les charrettes à bras des vendeurs ambulants, je marchais puis m'arrêtais, feignant de regarder tel ou tel article, et j'interrogeais au passage les marchands que je connaissais.

Malgré tous mes efforts, je n'ai trouvé que des réponses évasives. À voir le visage de mes interlocuteurs, j'ai compris que la nouvelle du vol du manuscrit s'était répandue comme une traînée de poudre et qu'ils préféraient garder leurs informations pour eux. Je sentais derrière certaines dénégations l'appât du profit que leur rapporterait le livre, si par un bienheureux hasard il tombait entre leurs mains. Seule certitude, lorsqu'on parlait commerce illégal d'antiquités, le nom de Sphinx revenait sans cesse. J'ai fini par manger une *mouloukheyya*² chez mon copain Ibrahim Helbaoui. Un vrai délice. La viande épicée fondait littéralement sur la langue. Ibrahim était l'un des rares

² En Égypte, la soupe la plus connue est la *mouloukheyya*, que chaque mère de famille agrémente à sa façon. C'est un plat traditionnel très nutritif qui comprend de la viande, des légumes, et des épices.